Jean-François WAGNIART, *Le vagabond à la fin du XIXe siècle*, collection socio-histoires, Paris, Belin, 1999, 349 p.

Olivier Faure

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ch/279>

DOI : 10.4000/ch.279

ISSN : 1777-5264

Éditeur

Comité historique du Centre-Est

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 1999

ISSN : 0008-008X

Référence électronique

Olivier Faure, « Jean-François WAGNIART, *Le vagabond à la fin du XIXe siècle*, collection socio-histoires, Paris, Belin, 1999, 349 p. », *Cahiers d'histoire* [En ligne], 44-3 | 1999, mis en ligne le 13 mai 2009, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ch/279> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ch.279>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Jean-François WAGNIART, *Le vagabond à la fin du XIXe siècle*, collection socio-histoires, Paris, Belin, 1999, 349 p.

Olivier Faure

- 1 Beaucoup sans doute attendaient, au moins depuis le célèbre article de Michelle Perrot dans *L'Histoire*, voire depuis le provoquant essai de Jean-Claude Beaune sur le *Vagabond et la machine*, un vrai ouvrage d'historien sur cette obsession récurrente dans notre société pendant pratiquement trois siècles. Largement étudiée pour la période moderne, en particulier par Jean-Pierre Gutton, la question ne l'était pas au moment où la hantise du vagabondage atteint son apogée à la fin du XIXe siècle. C'est donc avec raison que Jean-François Wagniard a judicieusement choisi cette période.
- 2 L'auteur sait bien que le vagabondage n'existe aux yeux de l'historien qu'à partir du moment où des lois le punissent et que le vagabond ne prend vie pour nous que devant les gendarmes qui l'arrêtent, devant les tribunaux qui le jugent et dans les institutions qui l'enferment. Il sait aussi que le vagabondage est plus une obsession qu'une réalité et que le vagabond est d'abord une image mythique et inquiétante avant d'être un personnage de chair et de sang. Aussi consacre-t-il deux parties sur trois aux images du vagabond, aux dispositifs qui le pourchassent, le jugent et l'emprisonnent. Dans ces deux parties l'essentiel est bien sûr la fameuse loi de 1885 prévoyant la déportation des vagabonds multirécidivistes, prise par des gouvernements authentiquement républicains et, plus généralement, le durcissement maximal qu'atteint la répression de ce mal ancien. Pourtant cette politique du tout répressif échoue *de facto* et laisse la place à une assistance renforcée. L'analyse que fait l'auteur de cet épisode associe assez curieusement des interprétations habituellement opposés. Les républicains y sont dépeints sous les couleurs les plus noires et finiraient par ressembler aux actuels tenants de l'extrême droite. Heureusement, quelques radicaux, comme Clémenceau, mais surtout la droite conservatrice et les " bons juges " sont là pour mettre le holà à la

politique des républicains. Cette charge inattendue coexiste pourtant avec un foucauldisme extrême qui laisse de temps en temps apparaître, en demie teinte, un éventuel " complot " ouvriéro-bourgeois contre le " quart-monde ". On voit là aussi apparaître l'influence du message du mouvement ATD Quart-monde dont les analyses ne sont pas forcément à la hauteur de la générosité. C'est peut-être cette influence qui amène l'auteur à voir le développement d'une volonté de solidarité à la fin du siècle dont il se dispense de décrire en détail les manifestations, comme si elle obéissait à une loi du progrès continu. Au total, cet épisode de durcissement incroyable reste un mystère. Pour mieux le pénétrer, faute de l'expliquer totalement, sans doute aurait-il fallu mieux mesurer le poids des obsessions de la fin du siècle : hantise de la dégénérescence, de la dépopulation, du déclin ; obsession du travail industriel ; hantise de la contagion, de l'alcoolisme, de la tuberculose, des maladies vénériennes. Certes, la plupart de ces phénomènes (mais pas tous) sont mentionnés, mais trop brièvement pour des lecteurs peu familiers de la précédente fin de siècle. On ne pouvait demander à l'auteur de décrire par le menu les effets de ces obsessions, mais on s'étonne qu'il ignore systématiquement ce qui a pu être écrit là dessus, ce qui amène à la fois à des erreurs de détail (l'opposition Lombroso est une vieille exagération depuis longtemps périmée) et à une sous-estimation de ce contexte, qui pèse bien plus que les calculs politiques des républicains. Les lacunes deviennent ignorance impardonnable lorsque l'auteur en arrive à l'histoire de l'assistance et de la répression. Certes, les passages sur les maisons de travail, les sociétés de patronage, les asiles de nuit, les petits asiles municipaux sont bienvenus, quoique trop brefs, mais la politique d'assistance des républicains, qui n'attend pas l'arrivée des radicaux au pouvoir, est largement ignorée. Or, cette politique est contemporaine de la répression extrême du vagabondage qui en constitue sans doute le revers. Mais là aussi, sauf le dernier ouvrage de Colette Bec (parce qu'elle a publié dans la même collection ?), aucun travail n'est cité, ni Dumons et Pollet sur les problèmes de la vieillesse, ni Baratay, Dessertine et beaucoup d'autres sur l'assistance à l'enfance. Les béances deviennent des gouffres avec l'absence de pratiquement toute référence aux travaux sur les prisons, la justice. Il y a là une façon d'écrire l'histoire difficile à admettre et qu'encourage la politique de la collection qui supprime toute bibliographie *in fine*. Quant aux critiques en règle auxquels sont soumis certains travaux, miraculeusement sauvés de l'oubli, elles sont certes courageuses, mais elles dénotent parfois une lecture hâtive. Objet de ce traitement de faveur, je maintiens que les hôpitaux reçoivent une population qui s'étend à l'ensemble des milieux populaires dans la mesure où tous, qu'ils soient journaliers ou d'un statut apparemment plus stable, sont soumis à des accidents divers susceptibles de les amener à l'hôpital. Ce qui revient à dire que l'hôpital n'est pas le refuge des seuls marginaux structurels. Voir une contradiction dans le raisonnement me paraît compliquer inutilement les choses. En revanche, ressortir la vieille image de l'hôpital lieu de mort des pauvres, c'est les simplifier outrancièrement. Dire que les conseils généraux ne s'intéressent pas au développement de l'assistance avant 1890 est faux (voir l'enquête Bucquet de 1873), de même que d'attribuer à la Restauration la loi pénale de 1832.

- 3 Il est dommage que tant de scories (et un peu plus) viennent irriter le lecteur car l'ouvrage ne manque pas de richesses. On a dit l'intérêt des pistes ouvertes à propos de différentes institutions de secours. On y ajoutera les études de quelques dépôts de mendicité en regrettant simplement que n'aient pas été utilisés certains travaux inédits qu'on se serait fait un plaisir de communiquer. Pourtant les dépouillements archivistiques de Jean-François Wagniard ont été considérables, étendus à de nombreux

départements. L'immersion dans les archives judiciaires nous vaut de multiples portraits attachants de vagabonds et des plongées dans des itinéraires de déchéance. Sans rien enlever aux grands mérites du travail, l'exploitation des archives judiciaires pose toujours les mêmes problèmes. Elles ne permettent jamais que de mesurer le délit puni et non le délit commis. En matière de vagabondage, le décalage peut sans doute atteindre des sommets. Il suffit que la répression s'accroisse pour que le vagabondage augmente et que le nombre des récidivistes explose. Dire que 90 % des vagabonds sont des hommes est une affirmation que l'auteur tempère aussitôt en montrant bien que le vagabondage féminin est moins réprimé et la justice moins sévère, sauf dans certains cas. On finit par se demander si l'accumulation des sondages dans différents tribunaux donne plus de résultats que l'étude d'une seule région dans laquelle on tenterait de reconstruire les itinéraires qui conduisent des individus devant un juge pour délit de vagabondage. En effet, et c'est bien l'essentiel, J.F. Wagnart montre, même si ce n'est pas toujours clairement, que, sauf exceptions, les vagabonds ne sont pas une catégorie à part, une sorte de quart-monde qui se reproduirait et constituerait sa propre identité, mais que le vagabondage est une situation dans laquelle sombre un individu normal (ce qui fin XIXe veut dire fragile) à la suite d'un veuvage, d'un accident ou du zèle de l'appareil répressif qui identifie l'ouvrier migrant et sans travail à la vieille image finalement rassurante du vagabond. Certes, la démonstration ne sera assise que lorsque l'on aura comparé le profil du vagabond avec celui de l'ensemble des classes populaires, mais les premières données laissent penser que, sexe mis à part, les vagabonds ne sont pas fondamentalement différents d'elles. Aussi est-ce bien à une histoire du vagabondage, replacée dans des histoires de vie que nous invite indirectement le livre.

- 4 Malgré des côtés irritants, il s'agit d'un livre riche qui fait réfléchir sur les problèmes de méthode mais aussi sur la formidable résistance des représentations anciennes face aux réalités sociologiques. Pendant plus de deux siècles et malgré des échecs répétés, différentes institutions ont souhaité enfermer des mauvais pauvres valides et paresseux et n'ont jamais trouvé que des pauvres hères épuisés, souvent vieux et infirmes. Ce n'est pas que les vagabonds jeunes n'existassent point, mais ils n'étaient pour la plupart que des gens du peuple en état de fragilité temporaire. Heureusement, ce livre n'épuise pas le sujet, mais, malgré ses maladresses et sa trop grande ambition pour un premier livre, il contribue grandement à l'étude d'un thème d'intérêt essentiel.